

Facteurs d'évolution dialectale en Gascogne Maritime Ville et campagne

par l'Abbé Th. LALANNE

On peut se demander quels sont les rôles respectifs de la ville et de la campagne dans l'évolution dialectale. Notre secteur nous a paru un peu plus favorable que d'autres à certaines observations sur le sujet.

Avertissements :

1° Le littoral gascon est une corde de plus de 200 km. qui sous-tend un arc reposant par ses extrémités sur Le Verdon et sur Biarritz et passant aux environs de Bordeaux, Labrit (Albret), Tartas, Dax, Bayonne. A l'intérieur de cette courbe immense s'étend la région, autrefois désertique, des marécages, aujourd'hui boisée; pas d'agglomération de 2.000 âmes au Moyen Age, pas un château fort ou une abbaye qui ait laissé un nom important. Sur l'arc et au delà, se situent tous les centres culturels : ceux déjà cités, et, en profondeur, Bazas, Eauze, Mont-de-Marsan (doublé de Saint-Sever), Aire, Orthez. Ces deux zones si tranchées et une limite infranchissable sur deux côtés, Océan et Pays Basque, vont nous mettre dans une situation privilégiée pour l'étude de notre problème.

2° Mais nos enquêtes ne nous ont fait connaître que sur leur côté est les régions extérieures, c'est-à-dire celles qui sont tributaires de Bordeaux, Bazas, Eauze; et Bayonne est bien coincé. Aussi nous ne pouvons guère étudier valablement que les aires soumises à l'attraction des cinq agglomérations centrales : Albret, Mont-de-Marsan, Tartas, Dax, Orthez, qui d'ailleurs ont laissé dans le Moyen Age et la Renaissance une trainée appréciable.

3° Nous avons tracé dans les deux fascicules de *L'Indépen-*

dance des aires linguistiques en Gascogne Maritime (IAL, I, II) (1), les aires des éléments phonétiques qui présentent chez nous un double traitement. C'est aux 300 cartes de ces deux atlas que l'on doit se reporter nécessairement si l'on désire des confirmations ou des précisions.



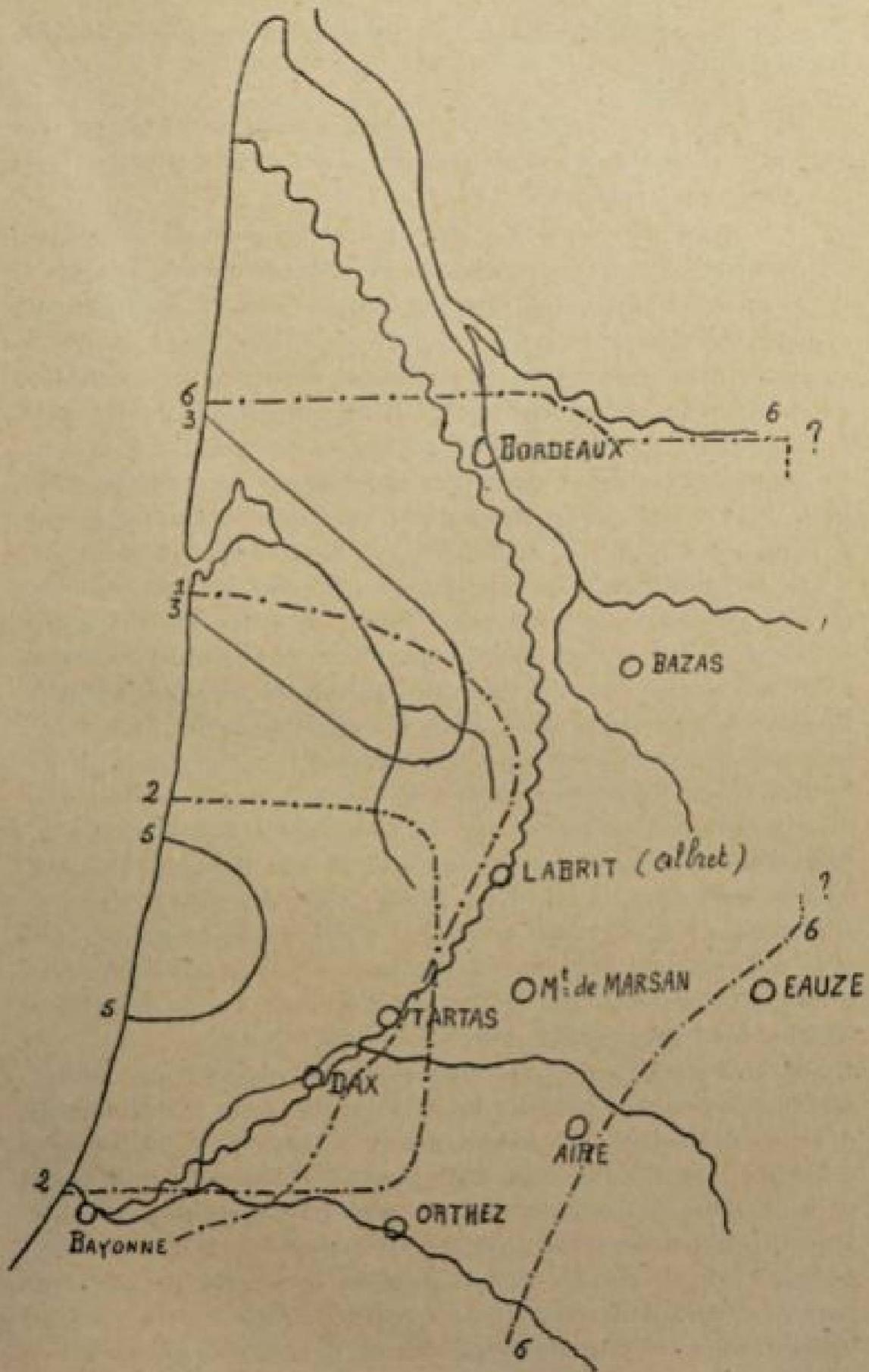
I* Six de ces aires (v. carte ci-après) sortent de l'Océan, creusent de vastes golfes à l'intérieur des terres, recouvrent des milliers de kilomètres carrés de landes incultes et ne poussent que par exception jusqu'à la région des villes. Ces mutations sont donc d'une indiscutable *origine rustique* et populaire. Or elles comptent parmi les plus importantes, aussi bien par l'étendue de leurs aires que par le nombre des mots affectés :

1. « parler noir », $\acute{e} > \text{œ}$ (IAL, I, p. 20).
2. $\text{au} > \text{ou} / \text{o} / \text{u}$ (IAL, I, p. 25).
3. maximum de $\delta + \text{yod} > \text{u}$ (IAL, I, p. 29).
4. « u » erratique (IAL, I, p. 41).
5. maximum de finales en « i » (IAL, I, p. 58).
6. finale fém. décolorée « a » $> \text{œ}$ (IAL, I, p. 53).

On ne saurait trop insister sur la valeur démonstrative de ce fait remarquable : à peu près tout le système vocalique du littoral et de la lande, ce que nous avons de plus révolutionnaire et de plus original, est autonome et ne dépend d'aucune agglomération. Il arrive même à la vague d'envahir la partie cultivée et de submerger certaines villes, pour aller mourir au delà de leurs faubourgs.

II* Si l'on n'était comprimé par les frais d'impression, on pourrait établir des cartes composites semblables pour certaines aires, plus réduites, qui, même dans la partie peuplée, n'encerclent actuellement aucun centre de culture, ou, s'ils en renferment un, le tiennent relégué en parent pauvre sur leur périphérie, comme s'il avait subi, plutôt que lancé, la mutation. Exemples : le nord du Médoc qui renferme plusieurs aires de « a » final devenant o, é, i, u : hém \acute{m} é, hém \acute{n} o, hém \acute{n} u (IAL,

(1) Chez l'auteur : Saint-Vincent-de-Paul — Landes.



I, p. 53) — ou les deux aires du jointement maximum et total (IAL, II, p. 8).

III* Pour les autres limites qui se glissent entre les centres culturels, il semble que l'on pourrait a priori admettre les trois lois théoriques suivantes :

— Quand une mutation est en marche dans la campagne, son front devra, à l'approche d'une ville, éprouver une résistance grave et longue, et, dans sa limite d'aire, se creusera une *poche* correspondante.

— Inversement, quand une ville est acquise à une mutation en marche, le phénomène, porté par l'influence de cette ville, devra former une *hernie* plus ou moins profonde.

— Enfin, en vertu du même dynamisme, une limite d'aire ne peut se fixer sous les murs d'une ville sans l'humilier et sans dénoncer par là même sa faiblesse et son anémie dialectale.

Or nos limites d'aires — droites ou courbes — sont franches, et non sinueuses, comme elles devraient l'être si les centres offraient au front d'attaque, jusque là rectiligne, une résistance sensible dans un cas, une impulsion supplémentaire dans l'autre. En suivant dans nos deux atlas la centaine de limites d'aires tracées, on pourra vérifier le plus souvent l'indépendance de ces limites en face des centres rencontrés. On objectera, il est vrai, que la distance entre nos points d'enquête (12 à 20 km.) n'a pas permis de discerner la sinuosité et nos lignes sont artificielles. Cela doit être vrai en partie; c'est donc qu'il s'agit de sinuosités de 6 à 10 km. seulement d'amplitude moyenne. Mais si la ville ne peut influencer la campagne que sur la profondeur de un ou deux villages, ce facteur d'évolution nous apparaîtra comme bien négligeable dans l'évolution étudiée.

Et l'on ne compte plus chez nous les phénomènes antagonistes qui viennent narguer la ville jusque dans ses faubourgs. Ainsi la seule ligne du « parler noir » (IAL, I, p. 20) passe à 6 km. de Dax, 5 de Tartas, 7 d'Albret. — L'horrible jointement ($y > j$, dans sa mutation totale) n'a été stoppé par Mont-de-Marsan qu'à une ferme de Mazerolles située à 2 km. des faubourgs (IAL, II, p. 8). Et, en prenant la liberté de sortir de notre secteur, nous constatons que le gascon, avec ses caractéristiques les moins discutées, campe depuis des siècles à une ou deux lieues de Toulouse, capitale du languedocien, centre

culturel et foyer littéraire le plus illustre et sans doute le plus efficace du Midi. Quelle humiliation ! et, en fait, quelle impuissance dialectale suppose ce voisinage aussi immédiat !



Aires lexicales.

Les procédés analytiques ci-dessus sont également applicables à l'étude des aires lexicales, mais on peut aussi bien employer une méthode globale plus rapide, celle des *cartes composites*. Nous avons dressé (IAL, I, p. 11 et 14) deux cartes composites des 24 premiers objets bionymes et des 16 premiers trionymes du Nalf (objets qui admettent dans le secteur deux ou trois désignations différentes, en des aires antagonistes). Si nos cinq centres ont joui d'un pouvoir efficace — d'expansion d'abord, pour étendre assez loin leurs propres créations lexicales — de répulsion ensuite, pour tenir en échec le terme étranger envahisseur, le résultat aura été nécessairement l'apparition d'une clairière autour de chacun d'eux, clairière moins hachée de limites d'aires que la périphérie de leur zone d'influence. Hélas ! nos deux cartes ne font apparaître aucune de ces raréfactions, aucune de ces plages plus dégagées que l'on serait en droit d'attendre si le centre envisagé avait disposé d'une véritable force centrifuge, que n'absorberait pas aussitôt l'inertie narquoise et méfiante de la campagne. L'enchevêtrement des limites est aussi touffu, confus, homogène, au voisinage immédiat des villes que dans la brousse. Tel est le paradoxe actuel.

Sans doute il est tout naturel que les centres aient présidé, dans les origines, aux grandes révolutions linguistiques, monnayant et répartissant au détail dans la campagne l'apport massif reçu des divers occupants. Car les envahisseurs, toujours trop peu nombreux pour couvrir la campagne, s'imposaient et imposaient leur langue, à la ville tout d'abord. Dax aura commencé par rayonner dans le voisinage le latin vicu > « bik », en refoulant vers les Pyrénées le terme ibère antérieur. Puis le passage des Wisigoths aura favorisé l'adoption de « burg » qui a refoulé « bik » (en toponymie jusqu'à 10 km. au nord, 15 au sud). Enfin la francisation du médiéval villagium > biladyœ, admise par les citadins lettrés, a tendu à

recouvrer « bik » et « burg », le succès des mots venus de la ville et la profondeur des refoulements restant très aléatoire et très variable.



Mais ce qui est vrai, en partie, des révolutions ou « mutations brusques » l'est-il également des évolutions lentes, surtout *phonétiques* ? Nos cartes n'y consentent pas; et c'était à prévoir.

Les déformations et mutilations sont plutôt imputables aux terriens, qui n'avaient comme facteur de conservation, ni l'écriture, ni le frottement avec des clercs latinisants et traditionalistes, ni l'ouïe suffisamment affinée, dont l'isolement favorisait l'incorrection, en même temps qu'il en assurait l'inconscience et l'impunité, et qui enfin constituaient l'immense majorité des usagers et des évolutionnaires éventuels.

Ainsi dans notre secteur, se sera affirmée, en matière d'évolution, la prépondérance de la campagne sur les centres directeurs, dont, au surplus, aucun n'était foyer de la littérature écrite.



La généralisation sur tous terrains — si elle était démontrée légitime — des théorèmes et observations locales ci-dessus pourrait fournir une contribution à quelque chapitre d'une « Mécanique dialectale », toujours désirée.
